

STANISŁAW HARTMAN

Ma biographie

Cahiers du séminaire d'histoire des mathématiques 1^{re} série, tome 7 (1986), p. 45-58

http://www.numdam.org/item?id=CSHM_1986__7__45_0

© Cahiers du séminaire d'histoire des mathématiques, 1986, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Cahiers du séminaire d'histoire des mathématiques » implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

MA BIOGRAPHIE

PAR STANISŁAW HARTMAN*

La première guerre mondiale suivait son cours, sans que j'en sois conscient; je n'en étais responsable ne serait-ce que d'une façon infinitésimale. Quelques années plus tard a commencé mon éducation. Cette petite faculté, où se sont liées des amitiés d'enfants, a laissé dans ma mémoire une lueur qui, à peine visible, ne s'éteint ni, depuis bien longtemps, ne s'estompe. Nous respections beaucoup notre maîtresse, qui non seulement nous apprenait à lire et à écrire, mais nous racontait le monde, sa nature et l'histoire de la Pologne. Je ne sais comment, mais elle savait le faire, car quand on est arrivé à l'adhésion du roi Stanislas aux accords de Targowica¹, Jas, assis à côté de moi, s'est écrié : Oh, horreur ! Il est devenu plus tard l'écrivain Jan Kott². Et encore un souvenir de ce temps-là : quand un jour ma mère, venue me chercher comme chaque jour, s'est adressée, du seuil, aux adultes présents, l'effroi peint sur son visage : "Ils ont tué Narutowicz"³. Cela s'était passé quelques instants plus tôt, près de l'endroit où était notre école.

L'admission dans le lycée Rej ouvrait une nouvelle étape, déjà moins idyllique. Le petit groupe d'amis bien élevés et la bonne madame Ludwika étaient remplacés par une bande de polissons et un enseignant qui nous était inconnu. Les camarades se battaient souvent et se lançaient d'amicales injures, dont "stupide idiot" s'est gravé dans ma mémoire. Parfois, la leçon de calcul, de polonais ou d'écriture était perturbée par une forte détonation. Dans le parc Saski⁴, tout proche, on démolissait la basilique. Je la revois dans ma mémoire, comme à travers un brouillard, mais ensoleillée, brillante de ses polychromies, avec ses inscriptions mystérieuses. Je ne l'ai jamais vue dans toute sa splendeur, les Allemands lui ayant enlevé sa coupole de cuivre. Un jour j'ai lu un article dans lequel l'auteur, donnant une autre interprétation, dénonçait la démolition de la basilique comme un acte de vandalisme, mais je sais que la disparition de ce monument d'art byzantin du centre de Varsovie était en accord avec le désir de la population et, selon moi, cela correspondait à une volonté antérieure. Les Varsoviens orthodoxes possédaient encore deux églises. C'étaient, pour la plupart, des Russes établis depuis longtemps ou émigrants récents. Plus loin, j'en dirai encore quelques mots.

Je me suis habitué à l'école. Mes parents m'apprenaient à souffler à mes condisciples, à les laisser copier. J'avais de bonnes relations avec mes camarades, mais, à cette époque, je les fréquentais peu en dehors de l'école. Ce sont plutôt des

* S. Hartman a lu sa biographie en janvier 1985 à Wrocław, à l'occasion du jubilé organisé pour ses 70 ans. C'est Jean-Pierre Kahane qui a bien voulu nous la faire connaître. La traduction et les notes sont de Claire Marimont.

enfants de ma famille qui équilibraient ma vie d'enfant unique. Un peu par-ci, un un peu par-là, on commençait à murmurer d'où viennent les enfants. Sur une vieille encyclopédie d'Orgelbrand on pouvait, avec une certaine obstination, en apprendre plus à ce sujet. Dans ces temps-là, les adultes avaient pour habitude de répondre à ce genre de questions par un vague exposé de biologie, en ne mettant pas les points sur les i.

Pour l'homme du XX^{ième} siècle, l'histoire s'annonce habituellement tôt et pénètre directement dans sa maison. Moi, elle m'a réveillé par le crépitement de fusils-mitrailleurs répercuté sur les murs, tôt le matin du 12 mai 1926⁵. Je me souviens de ma frayeur, de l'inquiétude des adultes, de leurs conversations agitées. Le vers "tu t'es dressé, toi, le lion sarmate⁶" a paru dans les journaux. La Pologne, que je connais d'avant guerre, a toujours été gouvernée par ce lion ou ses lionceaux. Petit à petit, à partir de cet événement, et de plus en plus, je me suis intéressé à ce qui se passait dans le pays. Un peu plus tard, mais de bonne heure, j'ai subi l'influence de la critique marxiste des rapports sociaux et le charme tout puissant de ses visions socialistes.

Quand j'avais 12 ans, j'ai vu les Tatras que, depuis, je n'ai jamais oubliés. Ils ont imprégné bien de souvenirs et se sont confondus avec des images de personnes proches. Jeune, je les parcourais seul, avec une carte. Alors la Tchécoslovaquie n'était pas encore un pays frère et la frontière, dans les montagnes, pouvait être traversée où on le voulait. Plus tard, dans des conditions différentes, j'ai essayé d'inoculer les Tatras à mes enfants.

Les classes de collège : nous commençons à sortir de l'enfance. Aux cours de mathématiques, les lettres ont apparu remplaçant les nombres, les professeurs ont changé et leur nombre a augmenté. La matière appelée langue polonaise, ou plus exactement les leçons de civilisation, était enseignée par Leon Rygier, un des jeunes poètes polonais mineurs, l'ex-mari de Zofia Nałkowska⁷. Barbu et ventru, et aussi plus tard boiteux, car il s'était fait renverser par un fiacre, il se lamentait de ce que personne ne lui dresserait un monument, car, enfin, avec une telle silhouette ? Il écrivait, de temps à autre, dans des journaux de satire politique ou humoristique, des pots-pourris d'oeuvres classiques, par exemple : "d'une main elle cachait ses yeux dans les volutes de ses nattes, et dans l'autre main : un énorme sceptre"⁸. Il aimait la littérature polonaise, particulièrement les poètes romantiques, dont il lisait ou récitait les vers d'une voix de stentor. Il avait su, semble-t-il, éveiller un écho chez les élèves, car lorsqu'une fois j'ai dit, avec un peu de provocation, que je n'appréciais pas l'"ode à la jeunesse"⁹, mes camarades m'ont passé un coup de balai sur le visage. Je me souviens avec émotion de cette punition anti-hygiénique, car quoique l'auteur de cette ode ainsi défendue soit encore plus vivant

dans ses monuments que dans ses livres, ce sont justement ces monuments que l'on fleurit toujours sans qu'on l'ordonne ou en dépit des interdictions¹⁰.

- Rygier n'est pas dégoûté par les oeuvres "remaniées" - constations-nous flatteusement. Et, moi aussi, je le loue et le remercie, encore que ce soit ma mère, avant tout, qui m'ait appris que la poésie peut agrémenter la vie.

Les leçons de physique du professeur Kozakiewicz pouvaient être très profitables. Les exercices de géométrie étaient pris dans le vieux recueil russe de Rybkine, que mon père utilisait déjà à l'école, dans l'original, naturellement. Il y avait même des développements, mais partiels. La soi-disant très aride algèbre tournait principalement autour du trinôme du second degré et des tables de logarithmes. Le latin est pratiquement aujourd'hui, en Pologne, chassé de partout, même des églises. Pour moi il suffisait encore : *Gallia*¹¹ partagée en trois parties et l'âge d'or⁸. Il n'en reste pas grand chose plus tard. Parfois, il arrive qu'on comprenne une inscription sur un monument historique, que quelqu'un s'empare sur un *per procura* dans un journal ou une horreur comme *ta ekstrema*¹² ; et lorsqu'on rencontre le vers : "j'ai érigé un monument plus solide que sculpté dans l'airain", ou un autre semblable, on peut le traduire par *exegi monumentum*. Pauvre éducation, mais qui nous a fécondé d'un peu de philologie.

Le professeur d'allemand, vieux polonus¹³ à la moustache grise, parlait un beau polonais archaïque. - Que bougonnes-tu là - s'adressait-il à un élève turbulent. Sans doute, parlait-il joliment l'allemand, mais il ne nous a pas appris grand chose. Plus tard, j'ai mieux connu cette langue, grâce à des leçons privées, quand je pénétrais les strophes de *Faust* ou la prose analytique de Mann. Mon travail était favorisé par le charme personnel de mon professeur, qui était une jeune viennoise. Ainsi, après un ou deux ans, je savais parler et écrire l'allemand, de même que mentir et prendre des faux-fuyants, comme cela s'est avéré plus tard et m'a été très utile.

J'ai toujours été curieux des langues étrangères. En dehors des langues courantes, je m'attachais à celles qui étaient plus rarement étudiées.

Le baccalauréat n'était pas un grand événement. Je potassais principalement l'histoire - les guerres et les dates. Cela ne m'intéressait pas beaucoup alors. L'histoire n'est pas une matière pour la jeunesse. Ensuite, on en perçoit les insuffisances, mais il est trop tard pour les combler.

Les examens terminés, nous flânions par dizaines, la nuit, dans les estaminets, pour manifester notre maurité.

Je ne me souviens plus à quel moment j'ai décidé du choix de mes études. Mon

père aurait été heureux que je fasse le droit, c'est-à-dire que je suive sa voie. C'était un homme sage, ayant un grand don de persuasion, mais c'est justement sa sagesse qui l'a retenu d'exercer une pression dans ce choix. A la fin de ma scolarité, j'hésitais encore entre les mathématiques et la physique. Ce genre d'enseignement était assez en vogue dans ma famille, depuis trois générations, et dans ma génération il était représenté par Andrzej Mostowski, d'un an plus âgé que moi, mon camarade d'enfance et de jeunesse, devenu plus tard un grand savant. Lui n'avait pas hésité¹⁴. Quand j'étais encore à l'école et lui déjà à l'université, il m'avait initié à quelques notions de "mathématiques supérieures", comme on le disait alors, par exemple la notion de dérivée. Un jour, je m'en souviens, il m'avait dit : "Ainsi, tu crois que l'on peut ordonner n'importe quel ensemble en une suite", quand, de notre conversation il s'avérait que je le pensais effectivement. J'ai commencé à comprendre que des mondes entiers m'étaient restés jusqu'alors cachés. Aucune matière scolaire n'était alors plus éloignée de son nom et de son essence que les mathématiques.

En fait, je me suis inscrit en physique, et ce n'est qu'un an plus tard que je suis passé en mathématiques, sans que cela perturbe trop mes études. L'analyse était enseignée, alternativement, par Mazurkiewicz¹⁵ et Sierpiński. Je suis tombé sur Mazurkiewicz, et c'était mieux ainsi. Sierpiński lambinait sur les opérations sur les infinis et n'arrivait même pas aux nombres entiers, alors que Mazurkiewicz y arrivait et exposait d'une manière plus vivante. J'ai aussi suivi, plus tard, ses cours sur les fonctions entières et les éléments de la théorie des probabilités. Ses exposés étaient assez nonchalants. Il ne les préparait pas beaucoup. Il improvisait souvent les démonstrations au tableau. Et il pouvait arriver avec un quart d'heure de retard de la rue Obozna toute proche. Mais l'attente en valait la peine. Szpilrajn (Marczewski) dirigeait les exercices qui servaient d'excellente introduction au cours d'analyse. Le vieux Dickstein, petit et blanc comme une colombe, nous enseignait l'algèbre, en mettant l'accent sur la théorie des équations linéaires et des déterminants. Il avait une approche des gens agréable et bienveillante. Il s'adressait par "monsieur" aux étudiants, mais par "tu" aux étudiantes. La mécanique théorique, très formelle, était enseignée par Antoni Przeborski. Son assistant, Wundheiler, reliait la théorie aux problèmes réels. Il nous apprenait aussi à résoudre les équations différentielles les plus utiles. L'examen dans cette discipline était plutôt difficile. Un dualisme semblable régnait en géométrie analytique, qui était alors des mathématiques de plein droit. Elle était enseignée, de façon très personnelle, par Zorawski et complétée par Iwaszkiewicz.

Les "années" suivantes, je suivais résolument le courant varsovien ensembliste-topologique, comportant aussi la dite théorie des fonctions de variables réelles dans l'esprit de Baire ou de Lebesgue. Mes professeurs étaient alors Sierpiński et

Kuratowski et, dans une moindre mesure, Knaster, Borsuk, Marczewski, Saks. Mon livret universitaire, comportant des signatures mémorables, a survécu à la guerre, mais il s'est égaré depuis. De la fin de mes études surgit un autre souvenir : le tampon sur le dessus de mon livret déterminant la parité du numéro du banc qui m'était attribué. Les bancs pairs se trouvaient au milieu et du côté droit de la salle et les bancs impairs à gauche et à une certaine distance¹⁶.

Le problème juif, chauffé à blanc par la droite politique, embrasait les établissements d'enseignement. Les antisémites les plus gais imitaient les Juifs en se moquant d'eux, les plus emportés les attaquaient à coups de canne, parfois fichées de lames de rasoir, et les plus lugubres tombaient dans un mysticisme historico-philosophique, dont le personnage central était le Juif abstrait, agent de l'hérésie d'Arius et de perdition. Les antisémites d'alors s'affirmaient à haute voix, au contraire de ceux d'aujourd'hui que l'on reconnaît à ce qu'ils affirment qu'il n'y a pas et qu'il n'y a jamais eu d'antisémitisme en Pologne.

Plus discrètement et sans idéologie, mais moitié par les armes et le sang, se déroulait l'acte suivant de la guerre polono-ukrainienne imminente. Son point culminant avait été franchi quelques années auparavant. Les révoltes de la population avaient été étouffées par une pacification brutale, par l'isolement de régions entières. Certaines informations arrivaient par la presse, certains députés faisaient des interpellations. On parlait d'injustices, de voix de l'étranger. - Je connais ces brochures allemandes et bolchéviques - a répondu un des ministres. Vus de Varsovie, ces problèmes étaient lointains. Pour Varsovie, centrée sur elle-même, tout était loin, et la Pologne était alors plus grande, non seulement par son territoire, mais aussi par sa disparité ethnique et économique. Elle était partagée en Pologne A et B¹⁷, et les frontières des annexions n'existaient pas seulement sur les cartes historiques. Elles étaient encore une réalité dans la mémoire des habitants. Varsovie situait Cracovie trop près de Vienne, et Cracovie trouvait Varsovie trop près de Pétersbourg.

Les vieux Galiciens s'étonnaient que je connaisse l'allemand, mais ils pensaient qu'il était naturel que je parle le russe, alors qu'ils auraient dû s'en étonner. Un enfant de Varsovie n'avait pas où apprendre cette langue. On ne l'enseignait dans aucune école. Le russe résonnait encore dans le souvenir de nos parents. Certains savaient chanter "Volga, Volga ..." ou Очи чёрные¹⁸, surtout devant une vodka. On avait coutume de dire à un chien : Помёл вон¹⁹, ou bien on se racontait des blagues inconvenantes dans un russe écorché. C'était tout mon a,b,c de la langue russe parlée. Chez nous, il y avait des livres russes, pour la plupart des classiques, dont j'étais incapable de lire une seule lettre. J'ai remarqué un jour l'annonce de cours de langues slaves et je me suis inscrit aux leçons de russe. Je suis

tombé sur un bon enseignant, un émigré. C'était un début, et ensuite, avec un peu de travail, j'ai pu, ne serait-ce qu'un peu, goûter leur littérature. Je conseillerais à chacun d'apprendre le russe et de ne pas l'apprendre par dépit ; mais forcer tous les enfants à l'étudier pendant au moins quatre ans ne donne pas de bons résultats. Il suffit d'écouter les présentateurs de la télévision qui ne savent même pas prononcer un nom russe.

Lorsqu'enfin je comprenais le russe, j'allais quelquefois au théâtre russe, rue Nowy Swiat. Il n'y avait pas beaucoup de Russes à Varsovie, mais on les remarquait, parce qu'ils avaient leur presse, leur librairie et ce théâtre, justement. Encore, après la guerre, une de leurs troupes d'acteurs a présenté quelques spectacles dans un des théâtres de Varsovie, mais ensuite on en a perdu toute trace.

A la fin de mes études, je me suis occupé de géométrisation des types d'ordre. L'idée et les premiers résultats étaient de Kuratowski. Il s'agissait d'étudier la complexité des types d'ordre calculables en ordonnant selon certaines parties d'un ensemble de Cantor. Cette étude a été reprise et terminée un quart de siècle plus tard par Dana Scott. Je suis arrivé alors à la faire progresser un peu. Cela a été ma première publication. J'ai été alors reçu à la Société Polonaise de Mathématiques. C'était le plus grand honneur de ma vie.

Le printemps 1939 est arrivé. Beck²⁰ a refusé de donner Gdansk. Ce printemps de pluie et de froid a magnifié mon pays natal - pour ~~répéter~~ après Słonimski²¹. Il était dès lors permis d'invectiver et de se moquer publiquement de Hitler, particulièrement dans les revues théâtrales²². Le général Ironside²³ est arrivé à Varsovie. Il a visité la Pologne et l'armée polonaise. Ce n'est qu'ensuite que nous avons appris qu'il estimait qu'il était trop tard pour toute aide. Une collecte pour le FON, c'est-à-dire le Fond de Défense Nationale, a été organisée. L'argent, l'or et les bijoux affluaient. Personne n'a lésiné. Rien n'a pu être acheté avec cela.

Les bombes du premier septembre m'ont trouvé à Tomaszow Mazowiecki où je travaillais en usine depuis un an. Quelques jours plus tard, un flot humain compact, silencieux, terrible, a commencé à s'écouler de Varsovie, par la route de Lublin. Je m'y trouvais.

Après quelques jours de marche, agrémentés d'un trajet en vélo, depuis l'achat jusqu'au vol du vélo, je me suis retrouvé à Wołyn. Je n'y étais jamais allé auparavant. Nous faisons partie de l'Europe occidentale. Pourtant la Pologne arrivait jusque là, où les terres s'étendent et les rivières descendent les cartes. Dans la Pologne B les printemps étaient tardifs, les hivers sévères. Un chauffeur de taxi, grisonnant, me menait un jour à travers un parc couvert de givre, à Wrocław. Ici, on dirait une forêt - me dit-il avec un accent doux. - Vous venez de l'est ?

- Oui, de là où les forêts sont pareilles ! Дремучие леса²⁴ - ajouta-t-il en russe. Où sont maintenant en Pologne les forêts assoupies, profondes, impénétrables, où on pouvait s'égarer, se perdre et s'effrayer ?

Le fleuve humain a commencé tôt à se répandre et à se diviser. Les bombardements ont cessé. Je traversais des fermes tchèques et allemandes, bien entretenues, sur une terre qui, même en français, se nomme tchernoziom ; puis je dépassais un hameau ukrainien, perdu dans une clairière, où les paysannes n'avaient pas assez de hardes pour couvrir leur poitrine.

Dans le village de Klewanie, après Żucko, j'ai vue les premiers tanks à l'étoile rouge. Plus loin, il y avait la ville de Równe, laide, terriblement surpeuplée, avec des files d'attente d'affamés devant les boulangeries. Je suis parti, après quelques jours, en train pour Lwów. Là, il y avait un fourmillement de réfugiés de l'ouest et du centre de la Pologne. La ville était à moitié affamée et remplie de banderoles et d'affiches annonçant une vie nouvelle, heureuse. Les nouvelles de Varsovie étaient mauvaises. Elle s'était défendue longtemps, les destructions étaient énormes, les victimes nombreuses, la faim ; dans les rues des cheveux morts dont les gens découpaient la viande. J'avais laissé mes parents là-bas. Déjà, au moment de l'occupation de toute la Pologne par les armées alliées et de la fixation de la ligne de démarcation sur le Bug et non sur la Vistule, ainsi qu'il en avait été décidé au début, la nouvelle de l'ouverture de la frontière à Przemyśl s'était répandue. J'ai décidé d'en profiter et de partir pour Varsovie avec l'idée de revenir à Lwów. En vérité, on ne retenait personne. Le train est arrivé, avant l'aube, à la gare de l'Est de Varsovie. En cours de route, on avait fait sortir tous les Juifs. On n'a pas pu traverser le pont qu'au lever du jour. Ensuite, c'étaient deux kilomètres à pieds jusqu'à la maison, qui risquait de ne plus exister. Pourtant, elle n'était pas détruite et mes parents n'avaient pas souffert. Ils auraient aimé que je reste, mais ils n'ont pas insisté. De retour, j'ai voyagé, puis traversé la frontière déjà fermée, en compagnie d'un jeune couple de Tomaszów, que je connaissais. On nous a attrapés juste après le passage. Le policier local, qui nous escortait, ne nous a pas amené là où il le devait, mais, grâce à une montre et quelques babioles, il nous a laissés libres, à une distance de la frontière où nous étions en sécurité. Et s'est ainsi que je suis revenu à Lwów, où je suis resté deux ans, sans plus faire d'excursions.

Ces deux années à Lwów se décomposent en trois parties. La première s'arrête, plus ou moins, en juillet 1940. A l'automne 39, on ne pouvait pas connaître la suite des événements. L'armée soviétique se comportait bien. Les soldats achetaient ce qui se trouvait encore dans les magasins, ou chez les gens, mais il n'y avait pas de pillage. La population a élu, à l'énorme majorité des voix, des représentants au Conseil Suprême de l'Union Soviétique, dans le but de demander

le rattachement de l'Ukraine Occidentale à la République Soviétique d'Ukraine, et c'est ce qui a été fait. Le Conseil Suprême a accédé à cette requête.

J'ai sous-loué une chambre, avec un médecin de Varsovie, avec lequel je me suis rapidement lié d'amitié. Je me suis inscrit à l'université. Je n'ai pas postulé pour une place d'assistant, alors que j'avais des chances de l'obtenir, ayant décidé de finir les études de physique, commencées auparavant. L'Université qui portait alors le nom du poète ukrainien Ivan Franko était fréquentée, en majorité, par des étudiants ukrainiens et juifs. Du moins, c'est ce qui me semblait. Parmi la jeunesse polonaise, beaucoup avaient interrompu leurs études, et pas seulement ceux qui, partis à la guerre, n'étaient pas revenus. Psychologiquement, cela se comprenait, mais c'était injuste. L'Université de Lwów restait, *de facto*, polonaise. La plupart des professeurs sont restés et enseignaient en polonais. Les mathématiques de Lwów, fortes et exceptionnelles déjà avant la guerre, se sont enrichies de l'apport des réfugiés. Banach était toujours là, qui enchantait son auditoire. Il avait, près de lui, non seulement Steinhaus, Schauder, Mazur, Ruziewicz, Auerbach, mais aussi Saks, Knaster, Szpilrajn. La physique théorique était enseignée par Wojciech Rubimowicz.

Il me fallait trouver un travail ~~et~~ le concilier avec les études. A l'aide d'un petit pot-de-vin, je suis devenu le secrétaire du "club de la radio" du "comité de la radio" de Lwów. Ma connaissance approximative du russe et de l'ukrainien m'était utile dans mes fonctions, mais le plus indispensable dans cette situation était l'aptitude à supporter les tracasseries.

S'étendre sur le sort d'un réfugié n'a pas beaucoup de sens, car d'autres ^{traits du} destin dessinaient le Lwów d'alors. Le premier coup, porté à la population des nouveaux-soviétiques, n'a pas été le fait de la police mais des problèmes financiers. D'un jour à l'autre, la monnaie polonaise n'a plus eu cours, privant les gens de toutes leurs liquidités, hormis les salaires reçus récemment par ceux qui les percevaient.

Plusieurs interventions massives ont chassé de Lwów une partie de ses habitants, suivant une sélection par professions ou ^{une sélection} sociale. Les familles des soldats absents ont été touchées ^(plus) particulièrement. L'image des camions se dirigeant vers la gare, chargés de femmes serrant leurs pauvres biens, s'est gravée dans ma mémoire. Elles chantaient *Jeszcze Polska*²⁵, pleuraient. Les lettres du Kazakstan ont commencé à arriver après un certain temps - de petites cartes pliées et collées sur le côté. Les lettres n'arrivaient pas de tous. Ceux qui étaient arrêtés isolément disparaissaient habituellement sans bruit, des fois pour toujours. Edward Marczewski avait disparu dans cette tourmente, mais il revint, heureusement, quelques semaines plus tard. Les autorités tenaient un peu compte des mathématiciens de Lwów, qui s'empres-
saient de venir en aide, notamment Mazur.

Alors que les déportations se faisaient aux yeux de toute la ville et que personne n'essayait de les cacher, la presse n'en a rien dit. D'autant plus que la nouvelle de l'arrestation de Broniewski, Wat²⁶ et quelques autres écrivains était surprenante. On les accusait d'ivrognerie, de provoquer des bagarres au club et d'écrire de piètres poèmes nationalistes. Je suppose qu'on considérait comme le poète le plus nationaliste celui de Broniewski : "...Je veux que dans ma patrie croisse un socialisme en béton armé..." Les autorités étaient sensibilisés à tout ce qui touchait les soviets. Wat a écrit, plus tard, un livre très émouvant et beau sur ce qu'il a vécu ; en fait, il l'a dicté à Miłosz²⁷.

Les émigrants, dans leur ensemble, n'étaient pas alors directement menacés. Le coup nous frappa en juin. L'action était de grande envergure. Je dormis alors deux ou trois semaines dans un coin chez des amis, dans une grange en dehors de la ville, sur une table à l'institut ou je marchais dans les rues. J'ai obtenu, ensuite, des papiers me permettant de résider à Lwów ; c'était ce qu'on appelait une gusiewka, du nom d'un certain Gusiew, qui signait ces papiers. J'y avais droit, en tant qu'étudiant, mais alors que les autorités abstraites et lointaines ne se pressaient point, celles visibles et concrètes étaient rapides et efficaces.

Après cette action la situation s'est améliorée à Lwów. Les autorités ont veillé à approvisionner la ville en produits de première nécessité, particulièrement en nourriture. La pression exercée sur les Polonais a diminué. C'est pour cela que je situe ici le début de la seconde période de mon séjour à Lwów. C'était une période qui me semblait normale. Favorisé par les sciences qui m'absorbaient, la ville magnifique, les gens que j'appréciais et ma condition de jeune homme, je pouvais, parfois, face à l'obscurité, ne plus voir, ne plus penser au cataclysme en cours.

J'ai reçu une bourse qui suffisait à mes besoins élémentaires. Bien plus qu'avant, je me préoccupais de mes études. Sans négliger la physique théorique, j'étudiais^{principalement} les mathématiques, essayant de combler les énormes lacunes de mon éducation, qui étaient de ma faute et non celle du milieu varsovien, dont on dit parfois, et d'une façon injuste, qu'on ne pouvait y apprendre que la topologie et la théorie des ensembles²⁸. Auerbach enseignait l'analyse aux physiciens. Je fréquentais aussi le séminaire vivant mais difficile de Schauder. "Auerbach, calme et savant, Schauder, génial" - comme l'a dit un jour Hugo Steinhaus en parlant d'eux.

Le deuxième été de Lwów est arrivé. J'avais déjà présenté le mémoire du diplôme de physique ; il me restait une épreuve de physique et de marxisme. Depuis novembre 39, je n'étais pas allé au-delà des limites de Lwów. Nous avions assez de mal à rester dans la ville pour ne pas penser à en sortir. Un jour, l'envie me prit de me retrouver en pleine nature. J'ai pris rendez-vous à la gare, pour le

matin suivant, avec des amis pour partir vers une localité de banlieue. C'était la soirée chaude et calme du 21 juin 1941²⁹. Je ne suis pas parti faire cette excursion.

Depuis le début de l'attaque allemande, il était évident que les Russes se retiraient de Lwów. Cela ne se passait pas dans le calme. La ville retentissait des coups de feu, et on ne savait plus qui tirait sur qui. Pour mieux comprendre, il aurait fallu s'y retrouver dans la conspiration ukrainienne. Nous avions entendu parler, auparavant, de nombreuses arrestations parmi ses membres. Les Allemands sont entrés dans Lwów le matin du 30 juin. Peu après, une puanteur de cadavres envahit la ville - on avait ouvert les cryptes de la prison de la rue Żacki. Des cadavres récents s'y trouvaient, non ensevelis. Le lendemain a eu lieu un pogrom de Juifs. Je n'ai appris que plus tard le massacre du 4 juillet, car, après l'entrée des Allemands, mes liens avec les autres personnes se sont relâchés et rien ne transparaissait alors dans la rue. Les victimes du massacre ont attendu jusqu'en 1981 leur commémoration, de plus on leur a dressé un monument qui n'est pas un monument mortuaire et qui porte une inscription qui ne les commémore en rien - le plus bizarre des monuments du monde. Les assassinés du 4 juillet étaient, pour la plupart des professeurs ou étudiants en médecine. Ailleurs, les assassins berlinois n'appliquaient pas une pareille sélection. Cela est resté une énigme.

Dès lors, le séjour à Lwów des réfugiés n'avait ni but, ni sens. Beaucoup sont partis plus loin à l'est, suivant l'armée soviétique, ce qui d'ailleurs n'était pas sans danger. Ma situation "raciale" défavorable m'aurait conseillé d'en faire autant, mais je préférais supposer que les Allemands ne l'apprendraient pas, et je suis retourné à Varsovie. Ma supposition était bonne, quoiqu'à la limite d'être infirmée, mais il n'empêche que j'ai bien connu la machine à assassiner hitlérienne, non seulement ses effets - j'ai vu comment fonctionnent ses rouages et ses engrenages. J'ai décrit tout cela plus en détail dans un article d'un des numéros de 1970 de la revue *Wież*

Lorsqu'a éclaté l'insurrection de Varsovie, j'étais à Milanówek où habitaient alors mes parents. Les personnes chassées de Varsovie par l'insurrection s'y étaient réfugiées massivement. Les Allemands pourchassaient les jeunes. Bien que j'avais un permis de séjour à Varsovie, j'ai été emmené de chez moi, mais j'ai réussi à me cacher dans une petite armoire, située dans le mur de la gare, et j'y suis resté quelques heures dans une position indescriptible.

J'ai vu les derniers Allemands le 17 janvier, dans un village où j'habitais alors, donnant des leçons au fils des propriétaires. Un Allemand est entré chez moi et, posant sur la table un paquet de cigarettes, il m'a dit : "Je n'en ai plus besoin. Pour moi, la guerre se termine dans ce village". Il ne se trompait pas.

Ma maison familiale à Varsovie n'existait plus. J'ai d'abord enseigné à l'école de Milanówek, puis je suis devenu assistant à l'Ecole Polytechnique de Silésie, avec une résidence temporaire à Cracovie, où je travaillais avec Mostowski, sous la direction agréable et douce de Otton Nikodym. Un jour d'août, dans les rues de Cracovie, retentit la rumeur que les Juifs torturaient un enfant chrétien dans leur synagogue. Je rendais visite, ce jour-là, à un ami à l'hôpital et j'ai vu les gens couverts de sang qu'on y amenait.

Steinhaus et Knaster étaient alors à Cracovie - ils se préparaient à partir pour Wrocław, où Marczewski avait déjà commencé de créer, bien avant, un centre scientifique *ante litteram*. C'était fortement tentant de résider dans cette ville, nouvellement acquise, où devait naître la vie polonaise : l'aventure était séduisante³⁰. Et c'est ainsi que tout a commencé pour moi.

Plus d'une demi-heure est passée³¹, et je n'ai que trente ans. Mais on vit de plus en plus vite et il vaut de moins en moins la peine de raconter la vie qu'on vit. De remarquables maîtres m'ont enseigné ici à Wrocław : Steinhaus, Marczewski, Knaster, Ślebodziński, et de plus jeunes qu'eux, et de plus jeunes que moi, car, à partir d'un certain moment, on ne sait plus qui est le maître et qui est l'élève. Je continuais à vivre, comme la plupart des gens vivent, au milieu des intempéries, des orages et des éclaircies. Le pays, de même, vivait au milieu des tempêtes et des éclaircies, mais par moment ces rythmes se mélangeaient. Il en était ainsi de la mémorable année 1968³², pleine d'événements. La réponse à cet élan à couper le souffle est arrivée, atrocement simple. Alors l'ombre s'est répandue et des monstres sont sortis de terriers inconnus. Comment tout cela est arrivé et qu'est-ce qui s'est passé en réalité, maintenant encore, nous n'en savons rien. Et qui voudrait tout comprendre avec la raison ... s'y perd ! - et ne pourrait y arriver.

La suite de ma biographie est celle de nous tous. Elle a été frappée de l'empreinte d'événements bouleversants et de personnes extraordinaires. Il m'a été donné de serrer la main de quelques-unes.

Je pourrais encore méditer. C'est plus difficile que de raconter. Certaines méditations sont communes à tous et il suffit de citer un exemple. Quand Heine, bien plus jeune que moi, regardant la mer, se demandant où étaient passés ceux qu'il avait aimés : *Ich hab' geliebt manch schönes Kind und manchen guten Gesellen, wo sind sie hin ?*³³, la mer et le vent lui répondaient : *Es pfeift der Wind, es schäumen und wandern die Wellen.*³⁴.

Je ne voudrais pas terminer sur ce trait. Qui évoquer encore dans cette circonstance sinon Boy³⁵ ? Je l'ai vu vivant et je l'ai entendu lire des poèmes de Villon - du pauvre Villon - dans la célèbre traduction qu'il en a faite. Il nous a annoncé

qu'il omettrait certains passages par égard aux oreilles des auditeurs. Mais ce qu'il nous a lu suffisait à faire rougir ma mère accompagnée de son fils adolescent. *Où sont les neiges d'antan ?*³⁶ Ah, où sont les neiges d'antan ? - "Ah, où sont les porcs d'antan" - pastichait Tuwim³⁷ au jubilé de Boy :

"Aujourd'hui n'est pas un jubilé
Afin que devant toi avec des mots on puisse briller.
Nous te connaissons bien Tadé
Et les cochonneries que tu as tant aimées !"

Pauvre Villon, pauvre Boy ! Je ne répéterai pas ici sa recette connue, qui revient au jour d'aujourd'hui en mémoire. Célébrons d'une autre façon le grand bouffon - qui ourdissait des réflexions générales, comme par exemple :

"Il existe deux choses moins ennuyeuses que d'autres, dans ce monde de larmes gorgé :
Ou combiner d'innocentes rimes ou cueillir sur les lèvres des baisers.
Ou mordre avec une peine joyeuse, en en tirant la sève, le tissu des pensées,
Ou de la caresse des mots trompeurs les coeurs palpitants bercer."

En recommandant cette maxime à l'attention de mes étudiants, je vous salue, reconnaissant pour cette soirée, pour les jours passés ensemble et pour chaque amicale poignée de main.

NOTES

- 1 Confédération formée en 1792 à Targowica, en Ukraine, par une faction de la noblesse polonaise russophile, afin de combattre la constitution monarchique de 1791, et qui aboutit, après l'adhésion de Stanislas II Poniatowski, au deuxième partage de la Pologne.
- 2 Jan Kott, écrivain, poète et critique, né à Varsovie en 1914, traducteur du théâtre de J.-P. Sartre, auteur des livres traduits en français : *Shakespeare notre contemporain*, Paris(Julliard), 1962 et *Manger les dieux : essai sur la tragédie grecque et la modernité*, Paris(Payot), 1975.
- 3 Premier président de la jeune république de Pologne, tué par un ultra nationaliste.
- 4 Parc de Varsovie.
- 5 Coup d'état de Pilsudski (1867-1935), qui devient premier ministre, puis ministre de la guerre.
- 6 Sarmate : noble - hobereau - ayant souvent oeuvré pour l'intégrité nationale ; d'une certaine manière le "gascon" polonais.

Sarmatisme : mouvement culturel et littéraire au XVII^e siècle.

- 7 Zofia Rygier-Nalkowska (1884-1954), écrivain, a tracé des portraits de femmes. Après la seconde guerre mondiale elle écrit en 1946 *Medaliony* (Les Médailleurs), bouleversant témoignage sur les camps hitlériens.
- 8 Référence à la culture classique.
- 9 *Oda do mlodosci* (Ode à la jeunesse), écrite en 1820, premier poème important du plus célèbre poète romantique et patriote polonais Adam Mickiewicz (1798-1855).
- 10 En 1956 et en 1968 Mickiewicz a été souvent un prétexte à des manifestations spontanées.

Henry Rollet écrit (p.18) dans son livre, qui est un ouvrage de référence, *La Pologne au XX^e siècle*, Paris (A. Pedone), 1984, que c'est Nicolas II qui a permis "l'érection à Varsovie d'un monument à Mickiewicz, qui a pourtant exalté dans son poème "Pan Tadeusz" la résistance polonaise aux Russes et la campagne de 1812. Aussi la cérémonie d'inauguration (1897) est-elle accompagnée de précautions de police qui retirent beaucoup à la générosité du geste."

- 11 La Gaule.
- 12 *Per prokura* (par procuration) : le mot latin est *procuratio* ; *ta ekstrema* (cette extrémité) : mélange du polonais et du latin.
- 13 Latinisme pour Polonais, avec une nuance de respect bonhomme.
- 14 Voir Andrzej Mostowski : *Foundational Studies, Selected Works*, tomes I et II, Amsterdam (North-Holland), 1979. Dans le tome I, pages IX-XLVI, est présentée la vie, et surtout l'oeuvre, de A. Mostowski (1913-1975).
- 15 Sur les mathématiques en Pologne voir le livre de K. Kuratowski : *A Half Century of Polish Mathematics, Remembrances and Reflections*, Oxford (Pergamon Press), 1980, ainsi que *Dictionary of Scientific Biography*, New York (Scribner), et J.C. Poggen-dorff's *biographisch-literarisches Handwörterbuch zur Geschichte der exacten Wissen-schaften*, pour la vie et les travaux des mathématiciens.
- 16 Le "ghetto des bancs" à l'Université : *numerus clausus* officieux.
- 17 Partie A : occidentale, et partie B : orientale.
- 18 "Les yeux noirs".
- 19 "Fous le camp !".
- 20 Josef Beck, ministre polonais des Affaires Etrangères (voir p.310 du livre de H. Rollet cité dans la note 10).
- 21 Antoni Słonimski (1895-1976), poète et écrivain lyrique, personnage important du milieu littéraire de l'entre-deux guerres.
- 22 H. Rollet écrit (p.273-274 de l'ouvrage cité dans la note 10) que le protocole secret de l'accord germano-polonais du 24 février 1934 a prévu "une action des deux gouvernements sur la presse, la radio, le théâtre, le cinéma, les périodiques, pour

créer une atmosphère amicale".

23 Général anglais, venu en Pologne dans le cadre des accords anglo-polonais.

24 "Forêts profondes".

25 Début de l'hymne polonais : "La Pologne n'est pas perdue tant que nous vivons."

26 Wladyslaw Broniewski (1897-1962), poète et écrivain, déporté en U.R.S.S. en 1940.

Chwat Wat (1900-1967), écrivain ; vit en 1939 à Lwów, déporté en U.R.S.S. et mort à Paris.

27 *Mój wiek, pamientnik mowiony* (Mon siècle, souvenirs), 1964, racontés en Californie à C. Milosz, poète et professeur des littératures slaves à l'Université de Berkeley.

28 N. Luzin écrit à son ami A. Denjoy le 30 septembre 1926 (p.184-185 de *Nicolas Lusin : Lettres à Arnaud Denjoy* (Archives internationales d'Histoire des Sciences, 27(1977), 179-206)) :

"Quand j'ai indiqué à M. Sierpiński l'étendue du danger que représente la prépondérance d'une voie, en général, et de la Théorie des Ensembles, en particulier, il m'a dit : "Oui, il y a là un danger sérieux, en effet, mais un danger beaucoup plus grand que la prépondérance d'une voie quelconque c'est l'absence de toute voie. Avant l'apparition de la voie varsovienne, il n'y avait pas de mathématiques en Pologne, puisqu'il n'y avait que des mathématiciens isolés, chacun s'intéressant à des choses différentes et qui n'avaient pas d'élèves. C'est pourquoi leurs travaux n'avaient souvent qu'un intérêt personnel et ils étaient privés de toute importance scientifique. Ce nivellement de l'initiative créatrice a été causé, sans doute, par l'absence du contrôle public, par l'absence de l'opinion mathématique commune et par l'absence d'une appréciation de leurs travaux. Il fallait donc créer un grand milieu mathématique - et c'est ainsi que l'Ecole varsovienne a été créée. Quant à notre étroitesse, j'espère qu'elle diminuera et disparaîtra par la suite. Et le choix de la Théorie des Fonctions, comme base du mouvement mathématique commun, provient de sa simplicité." "

29 Hitler a attaqué l'Union Soviétique le 22 juin 1941, au matin.

30 Sur le centre mathématique de Wrocław, voir p.121 du livre de K. Kuratowski cité dans la note 15.

31 Depuis le début de la lecture de cette biographie.

32 Voir *La crise de 1968*, p.497-501 du livre de H. Rollet, mentionné dans la note 10.

33 "J'ai aimé maints beaux enfants et maints bons compagnons, où sont-ils passés ?"

34 "Le vent siffle, les vagues bouillonnent et vagabondent."

35 Tadeusz Boy-Zelinski (1874-1941), poète et essayiste, professeur de littérature française en 1939 à Lwów, traducteur des classiques français, tué en 1941 par les Allemands.

36 En français dans le texte.

37 Julian Tuwim(1894-1953), poète du groupe Skamander, traducteur d'Horace, N.A. Nekrassov et Rimbaud.